

Musées d'histoire, nouveaux arrivants et transmission culturelle

Yves Bergeron et Émilie Laurin-Dansereau

Yves Bergeron débute la présentation en nous informant des différents projets sur lesquels il travaille à l'heure actuelle. Trois projets retiennent principalement son attention. Le premier est un projet concernant l'histoire des musées. S'intéressant au sujet depuis longtemps, Bergeron œuvre actuellement à la rédaction d'un ouvrage sur la genèse des musées, ouvrage structuré, nous révèle-t-il, autour de sept grands mythes, de sept grands récits des valeurs fondatrices de la muséologie nord-américaine. Le second projet se penche quant à lui sur la mémoire de la muséologie. Ayant pris forme au LAMIC il y a quelques années, il part du constat que les musées, bien qu'ils soient considérés comme des lieux de mémoire, ne conservent paradoxalement que très peu de documentation sur ceux qui ont joué un rôle important dans l'histoire de la muséologie, sur ceux qui ont fait la discipline. Le projet vise donc à reconnaître les porteurs de la mémoire muséologique et, en quelque sorte, à retracer le patrimoine immatériel de la discipline. Deux ouvrages issus de ce projet devraient paraître dans les prochains mois : le premier se penchant sur l'œuvre de Roland Arpin, fondateur du Musée de la civilisation de Québec et le second sur la carrière de Pierre Myrand, professeur à l'UQAM, militant de la première heure de la nouvelle muséologie et de la muséologie communautaire. Le troisième projet sur lequel travaille actuellement Yves Bergeron est un projet d'une plus grande envergure concernant les pratiques culturelles. En collaboration avec la Société des directeurs de musée montréalais, il se penche plus particulièrement sur la place des nouveaux arrivants, des immigrants dans les musées. Le musée, nous dit Bergeron, est un lieu de consécration de la mémoire, un lieu où se construisent et s'expriment les identités individuelles et collectives. Certains musées sont fondamentalement destinés à l'Autre, aux touristes et aux étrangers, tandis que d'autres sont destinés à la communauté, à Soi. Ces musées servent à dire, à affirmer qui nous sommes et c'est dans le cadre de ce type de musée que Émilie Laurin-Dansereau a réalisé son projet de recherche.

C'est ici que Laurin-Dansereau prend la relève de la présentation afin de discuter avec de plus amples détails du projet de recherche qui l'occupe. Travaillant dans le domaine de la francisation depuis plusieurs années, elle s'est demandé quels étaient les meilleurs moyens pour faciliter l'intégration et transmettre la culture québécoise aux nouveaux arrivants. Dans le cadre des cours de francisation, la visite au musée est l'un des moyens qui est souvent privilégié. Elle note cependant que si les musées tiennent compte de la barrière linguistique, ceux-ci ignorent, la plupart du temps, la barrière culturelle qui sépare les immigrants de la société québécoise. Et c'est ainsi qu'elle s'est donnée comme objectif de comprendre comment le musée pouvait faire pour communiquer le patrimoine de la société d'accueil à des individus qui n'en possèdent pas les codes culturels ou qui n'ont, d'emblée, aucune référence.

Son projet de recherche a regroupé seize participants issus d'une même classe de francisation. Il s'agissait d'un groupe assez hétérogène, constitué de personnes issues de différents pays et de différents milieux, mais ayant toutes en commun le fait d'être en

situation d'apprentissage d'une nouvelle culture. Les participants ont été invités à visiter sur une base individuelle l'exposition permanente du Centre d'histoire de Montréal et à formuler leurs impressions. De cette expérience, trois pistes de réflexion se sont dégagées, la première concernant la qualité et la quantité d'informations données, la seconde la connaissance du public et la troisième le dialogue interculturel. C'est autour de ces pistes de réflexion que Laurin-Dansereau nous présente ses résultats.

En ce qui concerne la qualité et la quantité d'informations, elle souligne d'abord l'importance d'utiliser un vocabulaire adapté, fait de mots et de phrases simples destinés à un public qui ne maîtrise bien souvent ni le français, ni l'anglais. Dans un deuxième temps, Laurin-Dansereau nous invite à rompre avec l'idée que l'on peut traiter, dans une exposition, de la culture d'une manière tout à fait authentique et nuancée. Ainsi il faudrait, selon elle, bien sélectionner l'information et ne pas chercher à trop en donner. Dans le même ordre d'idée, la troisième recommandation qu'elle nous fait concerne la nature des informations données : « L'éducation, dit-elle, c'est savoir se dégager de ses propres intérêts pour être empathique au public visé ». Dans le cas des nouveaux arrivants, l'empathie consisterait à s'intéresser à des problématiques qui les touchent en arrivant ici. On pourrait, par exemple, chercher à répondre à certaines questions telles que « pourquoi est-on obligé d'apprendre le français alors que le Canada est un pays bilingue? » ou alors « qu'est-ce qui a poussé des gens à s'établir dans un pays aussi froid? ». Finalement, le quatrième point souligne l'importance de repères visuels nombreux et diversifiés qui viennent compléter, expliciter ou éclaircir les propos. Selon la plupart des répondants, c'est ce qui distingue l'exposition d'internet : les objets qu'ils peuvent voir et toucher permettent de mieux saisir les concepts ou les mots qui n'ont pas nécessairement de signification immédiate pour eux.

La deuxième piste de réflexion concerne la connaissance du public. Il s'agit ici, pour les musées, de tenir compte des besoins et des objectifs du public qui vient les visiter : plusieurs des répondants ont souligné que leur visite au musée représentait, pour eux, une activité de socialisation; il serait donc possible, pour les musées d'emprunter cette voie et de faire en sorte que les visiteurs (principalement ceux issus de l'immigration) puissent se retrouver en groupe en échanger à propos de ce qu'ils ont vu. Peut-être pourrions-nous même songer à des activités de jumelage avec des Québécois natifs.

La troisième piste de réflexion, finalement, s'inscrit un peu dans le sillage de la précédente et concerne le dialogue interculturel. Ici, la question est de savoir comment favoriser l'échange et le dialogue afin que le visiteur puisse mieux intégrer les notions abordées. D'abord, Laurin-Dansereau suggère l'utilisation de la question dans les textes qui accompagnent l'exposition, de façon à ce que le visiteur puisse interagir avec l'exposition en cherchant des réponses ou des indices. Ensuite, dit-elle, il faut permettre la comparaison; il faut que le visiteur soit en mesure de faire des liens avec d'autres (sa) cultures afin de faciliter la création de repères et la compréhension. Elle prend exemple sur la Maison Georges-Étienne-Cartier où les présentations de groupes commencent toujours par un bref survol de ce qui se passait à la même époque (l'époque de G.-E. Cartier) dans le monde : ils ont choisi les pays les plus représentés dans les groupes et cela aide beaucoup les visiteurs à retenir et à situer l'information. Dans un troisième temps, l'idée est de trouver les moyens d'intégrer l'apport des immigrants à la construction de la société québécoise dans

l'exposition principale plutôt que dans des expositions séparées. Selon Laurin-Dansereau, le fait de voir ce que leur communauté a apporté à la société québécoise permettrait de développer l'intérêt des visiteurs pour l'histoire de la société d'accueil et de favoriser le sentiment d'appartenance. Finalement, le dernier point concerne la nécessité de tenir compte des préjugés et des stéréotypes des visiteurs. Étant donné que ceux-ci côtoient les Québécois de manière quotidienne, leurs idées préconçues sont renforcées par une multitude d'exemples. Et puisque les contacts significatifs avec des membres de la société d'accueil sont rares, les choses continuent sans cesse à être interprétées à partir de leur grille de lecture. Ainsi, le fait de connaître les préjugés des nouveaux arrivants envers les Québécois pourrait permettre de mieux cibler les points à aborder avec eux et les pratiques à éclaircir.

En conclusion, il faut comprendre que l'on ne peut pas s'adresser aux nouveaux arrivants de la même manière que l'on s'adresse aux natifs. Il est important d'adapter son discours, de se concentrer sur l'essentiel, d'éviter l'anecdotique, de s'appuyer le plus possible sur des images, d'encourager la comparaison et les liens avec le pays d'origine, d'encourager les échanges, de stimuler les débats et d'inviter les visiteurs à exprimer leurs idées préconçues. Évidemment, ce sont là des pistes très générales qu'il n'est pas toujours possible d'appliquer puisque les immigrants ne représentent pas nécessairement le public cible des expositions. Mais selon Laurin-Dansereau, il demeure tout de même important de créer, si ce n'est dans l'exposition elle-même, du matériel complémentaire afin d'accompagner les nouveaux arrivants dans leur visite, avec pour objectif ultime de faciliter leur intégration et de mieux transmettre la culture québécoise. Selon Laurin-Dansereau, il faut apprendre à parler d'histoire aux immigrants.